

## ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi! de la même main et de la même épée  
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,  
Septime, par César indignement chassé,  
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé?

ACHILLAS.

Oui, seigneur; et sa mort a de quoi vous apprendre  
La honte qu'il prévient, et qu'il vous faut attendre.  
Jugez quel est César à ce courroux si lent.  
Un moment pousse et rompt un transport violent;  
Mais l'indignation qu'on prend avec étude  
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude;  
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré;  
Par adresse il se fâche après s'être assuré.  
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.  
Il poursuivait Pompée, et hérit sa mémoire;  
Et veut tirer à soi, par un courroux accort,  
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! si je t'avais cru, je n'aurais point de maître;  
Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître:  
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois  
D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix;  
Le destin les aveugle au bord du précipice;  
Ou, si quelque lumière en leur âme se glisse,  
Cette fausse clarté dont il les éblouit  
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César; mais puisqu'en son estime  
Un si rare service est un énorme crime,  
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver;

C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.  
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,  
D'attendre son départ pour venger cette injure;  
Je sais mieux conformer les remèdes au mal:  
Justifions sur lui la mort de son rival;  
Et, notre main alors également trempée  
Et du sang de César et du sang de Pompée,  
Rome, sans leur donner de titres différents,  
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par là seulement ma perte est évitable;  
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable:  
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains;  
Deux fois en même jour disposons des Romains;  
Faisons leur liberté comme leur esclavage.  
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;  
Considère les miens, tes yeux en sont témoins.  
Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins;  
Il pouvait plus que toi; tu lui portais envie;  
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie;  
Et son sort que tu plains te doit faire penser  
Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.  
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice:  
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice;  
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,  
Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.  
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance  
Au hasard de sa haine ou de ton inconstance;  
Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix  
Rémunérer sa flamme, ou punir ses mépris;  
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.  
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,  
De bien penser au choix; j'obéis, et je voi  
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,  
Ni dont le sang offert, la fumée, et la cendre,  
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.  
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter;  
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter:  
Toute cette chaleur est peut-être inutile;  
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville;  
Que pouvons-nous contre eux? et, pour les prévenir,

Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes.  
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,  
Que depuis quelques jours, craignant des remuements,  
Je faisais tenir prêts à tous événements ;  
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.  
Cette ville a sous terre une secrète issue,  
Par où fort aisément on les peut, cette nuit,  
Jusque dans le palais introduire sans bruit :  
Car contre sa fortune aller à force ouverte,  
Ce serait trop courir vous-même à votre perte.  
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,  
Enivré des douceurs de l'amour et du vin.  
Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,  
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée  
Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux  
Marcher arrogamment et braver nos drapeaux :  
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage  
Ses farouches regards étincelaient de rage :  
Je voyais sa fureur à peine se dompter ;  
Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater :  
Mais surtout les Romains que commandait Septime,  
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,  
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux  
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,  
Si, durant le festin, sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains  
Ont déjà reconnu des frères, des germains,  
Dont l'àpre déplaisir leur a laissé paraître  
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :  
Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,  
Dans les flancs de César porter les premiers coups :  
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,  
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,  
Leur donnera sans doute un assez libre accès  
Pour de ce grand dessein assurer le succès.  
Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,

Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte.  
Nous allons vous quitter, comme objets odieux  
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II. — PTOLOMÉE, GLÉOPATRE, ACHORÉE,  
CHARMION.

GLÉOPATRE.

J'ai vu César, mon frère,

Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse ; et j'avais attendu  
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.  
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

GLÉOPATRE.

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée,  
Il a voulu lui-même apaiser les débats  
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats :  
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire  
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;  
Et que le grand César blâme votre action  
Avec moins de courroux que de compassion.  
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques  
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques.  
Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas ;  
En vain on les élève à régir des États :  
Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;  
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;  
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,  
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres  
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.  
Si j'avais écouté de plus nobles conseils,  
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;  
Je mériterais mieux cette amitié si pure  
Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;  
César embrasserait Pompée en ce palais ;

Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,  
 Et verrait son monarque encore à juste titre  
 Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.  
 Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,  
 Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.  
 Je vous ai maltraitée; et vous êtes si bonne,  
 Que vous me conservez la vie et la couronne.  
 Vainquez-vous tout à fait; et, par un digne effort,  
 Arrachez Achillas et Photin à la mort :  
 Elle leur est bien due; ils vous ont offensée;  
 Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :  
 Si César les punit des crimes de leur roi,  
 Toute l'ignominie en rejaillit sur moi :  
 Il me punit en eux; leur supplice est ma peine.  
 Forcez, en ma faveur, une trop juste haine:  
 De quoi peut satisfaire un cœur si généreux  
 Le sang abject et vil de ces deux malheureux?  
 Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire,  
 Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,  
 Je les méprise assez pour ne m'en venger pas :  
 Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,  
 Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.  
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;  
 J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir ;  
 Et, tournant le discours sur une autre matière,  
 Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.  
 Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,  
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder ;  
 Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient; souffrez que je l'évite :  
 Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,  
 Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;  
 Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III. — CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,  
 CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible; et la ville calmée,  
 Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,  
 N'a plus à redouter le divorce intestin  
 Du soldat insolent et du peuple mutin.  
 Mais, ô dieux! ce moment que je vous ai quittée  
 D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée;  
 Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,  
 Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.  
 Je lui voulais du mal de m'être si contraire,  
 De rendre ma présence ailleurs si nécessaire;  
 Mais je lui pardonnais, au simple souvenir  
 Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.  
 C'est elle dont je tiens cette haute espérance  
 Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,  
 Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,  
 Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,  
 Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,  
 N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.  
 Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers  
 Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers;  
 S'il était quelque trône où vous pussiez paraître  
 Plus dignement assise en captivant son maître,  
 J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,  
 Que pour lui disputer le droit de vous servir;  
 Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire  
 Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.  
 C'était pour acquérir un droit si précieux  
 Que combattait partout mon bras ambitieux;  
 Et dans Pharsale même il a tiré l'épée  
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.  
 Je l'ai vaincu, princesse : et le dieu des combats  
 M'y favorisait moins que vos divins appas;  
 Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;  
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage :  
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;  
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,

Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,  
 M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.  
 C'est ce glorieux titre, à présent effectif,  
 Que je viens ennoblir par celui de captif :  
 Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre  
 Qu'il en estime l'un et me permette l'autre!

CLÉOPATRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur  
 Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur.  
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes :  
 Je sais ce que je suis; je sais ce que vous êtes.  
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans;  
 Le sceptre que je porte est un de vos présents;  
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :  
 J'avoue après cela, seigneur, que je vous aime,  
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits  
 Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.  
 Mais, hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,  
 Cet état de nouveau rangé sous ma puissance,  
 Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,  
 A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.  
 Ils allument contre eux une implacable haine;  
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine;  
 Et si Rome est encor telle qu'auparavant,  
 Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant;  
 Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,  
 Me rendent à jamais indigne de vos flammes.  
 J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,  
 Permettre à mes désirs un généreux espoir,  
 Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme  
 A droit de triompher des caprices de Rome,  
 Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois  
 Peut céder, par votre ordre, à de plus justes lois;  
 Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :  
 Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles.  
 Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,  
 Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique.  
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,  
 Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté

Du parti malheureux qui m'a persécuté;  
 Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,  
 Par impuissance enfin prendra soin de me plaire;  
 Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,  
 Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.  
 Encore une défaite, et dans Alexandrie  
 Je veux que cette ingrâte en ma faveur vous prie;  
 Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,  
 A votre chaste amour demande des Césars.  
 C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent;  
 C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :  
 Heureux si mon destin, encore un peu plus doux,  
 Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous!  
 Mais, las! contre mon feu mon feu me sollicite.  
 Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.  
 En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir  
 Pour achever de vaincre et de vous conquérir.  
 Permettez cependant qu'à ces douces amorces  
 Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,  
 Pour faire dire encore, aux peuples pleins d'effroi,  
 Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi.

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur; souffrez que j'en abuse.  
 Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.  
 Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour;  
 Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,  
 Je vous conjure encor, par ces plus puissants charmes,  
 Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,  
 Par tout ce que j'espère et que vous attendez,  
 De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.  
 Faites grâce, seigneur; ou souffrez que j'en fasse,  
 Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.  
 Achilles et Photin sont gens à dédaigner;  
 Ils sont assez punis en me voyant régner :  
 Et leur crime...

CÉSAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine :  
 Dessus mes volontés vous êtes souveraine;  
 Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,  
 Choisissez des sujets dignes de vos bontés.  
 Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,

Et ne me rendez point complice de leur crime.  
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi,  
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV. — CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE,  
ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi :  
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ;  
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.  
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu  
Bientôt parmi le sien se verra confondu.  
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices  
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :  
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,  
Et digne du héros qui vous donna la main !  
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage  
Je préparais la mienne à venger son outrage,  
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui  
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.  
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,  
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme ;  
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,  
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance  
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :  
Ne le présume plus ; le sang de mon époux  
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.  
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,  
Afin de l'employer tout entière à ta perte ;  
Et je te chercherai partout des ennemis,  
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.  
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,  
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,  
Et forme des désirs avec trop de raison  
Pour en aimer l'effet par une trahison :  
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.

Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie ;  
Mon époux a des fils ; il aura des neveux :  
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux ;  
Et qu'une digne main par moi-même animée,  
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,  
T'immole noblement et par un digne effort  
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.  
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :  
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.  
Quelqu'espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,  
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :  
La vengeance éloignée est à demi perdue ;  
Et, quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.  
Je n'irai point chercher sur les bords africains  
Le foudre souhaité que je vois en tes mains :  
La tête qu'il menace en doit être frappée :  
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée ;  
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin  
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,  
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire  
Qu'après le châtement d'une action si noire.  
Rome le veut ainsi ; son adorable front  
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,  
De voir en même jour, après tant de conquêtes,  
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.  
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,  
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,  
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,  
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.  
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,  
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.  
Tu tomberais ici sans être sa victime ;  
Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime :  
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,  
L'exemple que tu dois périrait avec toi.  
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,  
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.  
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux  
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCÈNE V. — CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,  
ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.  
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez  
Venger sur ces méchants tant de droits violés.  
On m'en veut plus qu'à vous ; c'est ma mort qu'ils respirent,  
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ;  
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,  
Et par votre trépas cherche un passage au mien.  
Mais, parmi ces transports d'une juste colère,  
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.  
Le saurez-vous, seigneur ! et pourrai-je obtenir  
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime  
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.  
Adieu, ne craignez rien ; Achilles et Photin  
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin ;  
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,  
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,  
Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux  
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

César sort avec les Romains.

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,  
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;  
Et quand il punira nos lâches ennemis,  
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.  
Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes,  
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,  
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

## ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — CORNÉLIE, tenant une petite urne en sa main ;  
PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe  
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?  
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher  
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?  
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?  
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,  
Éternel entretien de haine et de pitié,  
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.  
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes :  
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.  
Les faibles déplaisirs s'amuse à parler,  
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.  
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,  
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même ;  
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé  
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :  
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,  
Ma divinité seule après ce coup funeste,  
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,  
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.  
Ptolomée à César, par un lâche artifice,  
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;  
Et je n'entrerais point dans tes murs désolés  
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.  
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,  
O cendres ! mon espoir aussi bien que ma peine,  
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,  
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.  
Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive  
D'une flamme pieuse autant comme chétive,